

Déclaration de Gérard Miller

31 janvier 2024

Dans son dernier numéro, le magazine *Elle* publie les propos de femmes me mettant très gravement en cause. Après les avoir lus, ma réaction immédiate est simple : je prends acte de ce qu'elles ont ressenti et ressentent encore aujourd'hui, personne ne saurait en témoigner à leur place.

Je sais que depuis le début du mouvement #Meetoo, des paroles essentielles ont émergé, qui remettent en cause la façon dont les rapports hommes-femmes sont constitués dans notre société, sur la base d'une incontestable domination masculine. Les relations de séduction elles-mêmes sont interrogées à raison, et comme j'ai déjà pu l'exprimer, de très nombreux hommes de la génération à laquelle j'appartiens, celle qui avait 20 ans en 1968, celle qui a été associée à la « libération sexuelle », se trouvent aujourd'hui dans l'obligation de se remettre en question. Nous devons interroger nos comportements à l'aune de ce que les femmes disent à présent et, si ce n'est déjà fait, en changer radicalement.

Certes, de mes rencontres avec les femmes que j'ai connues à ce jour, du premier au dernier instant où nous avons été ensemble, j'ai été attentif au moindre accusé de réception négatif de leur part. En ce qui concerne précisément les femmes qui me mettent en cause, si quelque chose leur a déplu lorsqu'elles étaient avec moi, je n'ai aucune hésitation à l'affirmer : rien de ce que j'ai perçu ne m'indiquait qu'elles voulaient mettre un terme à la situation, car sinon à l'instant même j'y aurais mis un terme.

Mais je vois bien aussi que c'est le mot hypnose qui résonne haut et fort dans l'article d'*Elle*. Le mot intrigue, il inquiète, et il me faut donc lever ici une confusion entre ce qui est de l'hypnose et ce qui n'en est pas.

Ayant travaillé pendant de longues années sur l'hypnose, parce qu'elle appartenait à la préhistoire de la psychanalyse, je ne l'ai jamais pratiquée dans mon cabinet, avec des patients, mais pas davantage à mon domicile. Je dis bien : jamais. Les seules séances d'hypnose que j'ai organisées l'ont été sans exception en public, notamment devant les étudiants de mes cours à l'université où j'étais

professeur, et on en trouve le récit dans les textes que j'ai pu écrire sur le sujet.

Dans la sphère privée, lorsqu'on m'interrogeait sur l'hypnose ou que j'abordais ce que j'avais pu dire à la fac, il s'est toujours agi d'autre chose. Il s'est toujours agi d'un contexte ludique, où n'étaient envisagés que quelques tests élémentaires, exactement comme on prend l'initiative dans une soirée d'organiser un jeu. Celui ou celle qui acceptait de s'y livrer n'était absolument pas hypnotisé, il restait parfaitement conscient, en totale possession de ses moyens, réfléchissant et parlant normalement, suivant dans le détail tout ce qui se passait, le commentant et pouvant bien sûr l'interrompre lui-même à n'importe quel moment, surtout si quoi que ce soit lui était désagréable, à plus forte raison si quoique ce soit lui évoquait un tant soit peu une atteinte à son intégrité physique.

Evidemment, il est arrivé que ces tests se déroulent lors d'une rencontre, mais cela ne changeait en rien leur déroulement, et encore moins le fait que l'expression d'un refus ou même la moindre manifestation de gêne mettaient immédiatement fin à ce qui ne devait pas aller plus loin.

C'est ce qui rend particulièrement insupportable l'incrimination du magazine *Elle*, qui sous-entend que j'aurais accrédité dans un de mes livres la possibilité des crimes sous hypnose, alors que j'y abordais justement les controverses du XIX^{ème} siècle sur l'impossibilité même d'en commettre. Ce n'est pas la première fois qu'on utilise une version tronquée de mes écrits contre moi, puisque depuis des années, le polémiste antisémite Alain Soral diffuse sur tous les réseaux sociaux d'extrême-droite un extrait d'un texte du XVIII^{ème} siècle qu'avaient rédigé à l'époque des commissaires du roi Louis XVI sur les rapports sulfureux que des médecins entretenaient avec les femmes qu'ils magnétisaient. J'ai cité ce texte dans l'un de mes livres, Alain Soral me l'attribue comme s'il était de moi et que j'y décrivais ma propre pratique, notamment à l'égard de Muriel Cousin, qu'il présente comme son ancienne compagne et collaboratrice.

Cela étant, je sais que ces précisions ne suffisent pas à régler la problématique de ce qu'on appelle l'emprise, à laquelle renvoie l'article du magazine *Elle* et sur laquelle il faut bien sûr, comme tout homme d'ailleurs, que je continue de m'interroger. Car sans être

hypnotisée, tout en restant parfaitement consciente, il y a en effet des situations où celle qui ne manifeste d'aucune manière son refus, qui répond même oui aux questions qu'on lui pose pour s'assurer de son acquiescement, se sent dans l'impossibilité d'exprimer librement un désir qui contreviendrait à celui de l'autre. Pendant longtemps, la plupart des hommes ont d'autant moins approfondi cette question du désir des femmes qu'ils étaient convaincus d'être au clair avec le leur, mais ce que #MeToo a permis de comprendre c'est qu'il y a aussi, objectivement, des conditions qui peuvent inhiber la parole et empêcher le désir ou le non désir de s'exprimer.

Avec toutes les femmes, j'ai la conviction de n'avoir contraint personne, prenant au pied de la lettre tout embarras, tout refus, et ce tout particulièrement quand je m'engageais sur le chemin de la séduction. Mais même si je trouve injuste l'article du magazine *Elle*, même si je sais qu'il n'y a jamais eu quoique ce soit qu'on puisse qualifier d'agression sexuelle ou, pire, de viol, je n'en comprends pas moins, puisque c'est de ça dont parle l'article du magazine, qu'on puisse dire qu'un rapport inégalitaire existait objectivement dans les relations que je pouvais avoir avec des femmes plus jeunes que moi, et ce avant même que je n'ouvre la bouche et ne prenne la moindre initiative. Psychanalyste, universitaire, auteur, chroniqueur télé et radio, j'étais de fait un « homme de pouvoir », et il y avait dès lors une dissymétrie « objective », dont on peut se dire aujourd'hui qu'elle était purement et simplement rédhibitoire.